



LES MODES PARISIENNES

Chapeau de M^{me} Bidault, rue de Choiseul 3^{bis} — Robe façon de M^{lle} Eglantine, rue Olivier St. Georges, 1 — Costumes d'Enfants de Gior fils, rue Richelieu, 47 — Tapementoirs de Vertbeley, Boul^e Montmartre 18 — Chaussures de Dablia, rue de la Chaussée d'Antin 24.

Paris, chez Aubert et C^{ie} Place de la Bourse.
Ayuntamiento de Madrid



LES MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÉNIE DE V. —
MAGASINS EN RENOM. — LA MULE COULEUR DE
ROSE (1^{re} partie), par madame la comtesse DASH. —
CACHÉMIRES. — CHRONIQUE THÉÂTRALE. — RÉSUMÉ
ILLUSTRÉ.

MODES ET FASHIONS.



ous savez com-
bien, par ce
temps d'élégance
où nous sommes,
la mode est diffi-
cile à suivre! ce
n'est pas un ou
deux objets de
toilette qui sont
indispensables;
mais un nombre

indéterminé : fait-il chaud, il faut une robe de
mousseline de soie, une de tarlatane imprimée,
et même des robes de mousseline blanche avec
une de ces robes.

Le mantelet de mousseline brodée est indis-
pensable, et ne peut être changé que pour un
mantelet de mousseline unie garni de deux ou trois
volants festonnés, ou, ce qui est toujours bien,
garni de dentelle. Un chapeau de paille de riz
forme Clarisse Harlowe, orné dessus par une

guirlande de fleurs blanches mêlées de beaucoup
de longues herbes vertes, et, dessous, par les
mêmes fleurs en touffes de chaque côté des oreil-
les, complète admirablement ce costume léger.
Il est bon d'ajouter que ce chapeau ne doit se por-
ter que pour la promenade en voiture.

Le temps a-t-il changé, une brise plus fraîche
règne-t-elle, on reprend la robe de soie brodée
devant en tablier, ou la robe garnie de plusieurs
rangs de dentelle noire, ou seulement la robe de
soie ornée de volants découpés; alors le châle de
dentelle ou l'écharpe noire sont aussi indispen-
sables à cette toilette que le mantelet blanc l'é-
tait aux autres : une capote de crêpe et tulle, ou
une capote de dentelle, l'une ou l'autre ornée
d'une jolie grappe de fleurs flexibles, ajoute en-
core à l'élégance de ces costumes.

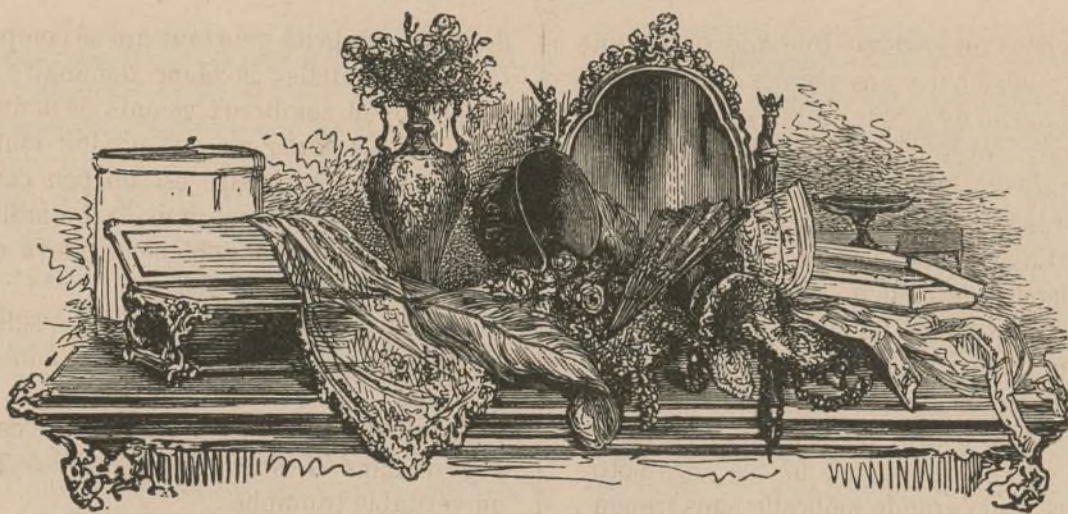
Maintenant laissons de côté la promenade et
ses exigences de parure. Il s'agit d'aller le matin
à ses affaires, c'est-à-dire d'aller s'occuper encore
de cette même parure du soir, courir les maga-
sins, les ateliers; et c'est là vraiment une affaire,
un travail, car, malgré la prétendue gravité de
notre siècle, les choses futilles y ont une immense
part; et nos modernes faiseuses ne s'octroient pas
moins d'importance que celles du siècle dernier.
On se rappelle cette anecdote sur la fameuse ma-
demoiselle Bertin, modiste de la reine Marie-
Antoinette. Une dame, étant venue chez elle choi-
sir les chiffons à la mode, se montrait très-diffi-
cile et ne trouvait rien à sa fantaisie. Mademoi-
selle Bertin, impatientée, s'écria, en s'adressant
à ses demoiselles de magasin : « Montrez à ma-
dame les échantillons de mon dernier travail
avec Sa Majesté! »



173

LES MODES PARISIENNES

*Chapeau de M^{me} Vidault, rue de Choiseul 3^{de} - Robe façon de M^{lle} Eglantine, rue d'Anvers S^t Georges, 1 - Costumes
d'Enfants de Gox fils, rue Richelieu, 47 - Tapementories de Vertbeley, Boul^{le} Montmartre 18 - Chaussures de Dablia
rue de la Chaussée d'Antin, 24.*



LES MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÉNIE DE V. —
MAGASINS EN RENOM. — LA MULE COULEUR DE
ROSE (1^{re} partie), par madame la comtesse DASH. —
CAUSERIES. — CHRONIQUE THÉÂTRALE. — RÉBUS
ILLUSTRÉ.

MODES ET FASHIONS.



OUS savez com-
bien, par ce
temps d'élégance
où nous sommes,
la mode est diffi-
cile à suivre! ce
n'est pas un ou
deux objets de
toilette qui sont
indispensables;
mais un nombre
indéterminé : fait-il chaud, il faut une robe de
mousseline de soie, une de tarlatane imprimée,
et même des robes de mousseline blanche avec
une de ces robes.

Le mantelet de mousseline brodée est indis-
pensable, et ne peut être changé que pour un
mantelet de mousseline unie garni de deux ou trois
volants festonnés, ou, ce qui est toujours bien,
garni de dentelle. Un chapeau de paille de riz
forme Clarisse Harlowe, orné dessus par une

guirlande de fleurs blanches mêlées de beaucoup
de longues herbes vertes, et, dessous, par les
mêmes fleurs en touffes de chaque côté des oreil-
les, complète admirablement ce costume léger.
Il est bon d'ajouter que ce chapeau ne doit se por-
ter que pour la promenade en voiture.

Le temps a-t-il changé, une brise plus fraîche
règne-t-elle, on reprend la robe de soie brodée
devant en tablier, ou la robe garnie de plusieurs
rangs de dentelle noire, ou seulement la robe de
soie ornée de volants découpés; alors le châle de
dentelle ou l'écharpe noire sont aussi indispen-
sables à cette toilette que le mantelet blanc l'é-
tait aux autres : une capote de crêpe et tulle, ou
une capote de dentelle, l'une ou l'autre ornée
d'une jolie grappe de fleurs flexibles, ajoute en-
core à l'élégance de ces costumes.

Maintenant laissons de côté la promenade et
ses exigences de parure. Il s'agit d'aller le matin
à ses affaires, c'est-à-dire d'aller s'occuper encore
de cette même parure du soir, courir les maga-
sins, les ateliers; et c'est là vraiment une affaire,
un travail, car, malgré la prétendue gravité de
notre siècle, les choses futiles y ont une immense
part; et nos modernes faiseuses ne s'octroient pas
moins d'importance que celles du siècle dernier.
On se rappelle cette anecdote sur la fameuse ma-
demoiselle Bertin, modiste de la reine Marie-
Antoinette. Une dame, étant venue chez elle choi-
sir les chiffons à la mode, se montrait très-diffi-
cile et ne trouvait rien à sa fantaisie. Mademoi-
selle Bertin, impatientée, s'écria, en s'adressant
à ses demoiselles de magasin : « Montrez à ma-
dame les échantillons de mon dernier travail
avec Sa Majesté! »

Mais revenons au costume que doit porter une femme pour aller chez nos habiles faiseuses de 1846 : un chapeau de larges pailles cousues ou de paille-Cobourg, orné d'un rhododendron couleur paille, entouré de paille et de ruban paille, un mantelet de taffetas Marie-Antoinette ou un châle de crêpe de Chine brodé fond noir ou gros-bleu à larges guirlandes de couleur. Quant aux visites, il en faut peu, et même point, ou seulement pour la campagne et le voyage. Une redingote de taffetas boutonnée devant par des grelots de perles si l'étoffe est très-claire, ou des grelots en passementerie si elle est de nuance foncée, des bottines assorties, une grande ombrelle sans frange, voilà le costume, à peu de variété près, de la matinée. Le matin, en se levant, la toilette est encore plus fantasque : le peignoir blanc sur un jupon orné d'un grand volant à tête; et, ce qui est très-original et d'assez bon goût, c'est un jupon de jaconas imprimé à petits dessins vifs, Pompadour, garni d'un grand volant à tête; — et un pardessus beaucoup plus court de même étoffe, garni aussi d'un volant, mais sans tête : le haut de ce peignoir et le bord des manches sont garnis d'un froncé à la vieille bordé de petites dentelles; les manches, assez larges, sont moins longues que les bras; — si vous ajoutez à ce négligé un petit bonnet du même genre bordé de dentelle, cela lui donnera l'aspect d'un ancien pastel de Latour. C'est à madame Colas, l'habile lingère de la rue Vivienne, 47, que l'on doit ce délicieux costume du matin; c'est elle aussi qui fait, pour toilette d'appartement, les fichus — Berthe en mousseline brodée garnis de deux rangs de volants en étoffe pareille et festonnés. On ne trouve que chez elle les petits bonnets tout en mousseline brodée au crochet, charmants pour le matin et d'une simplicité parisienne. S'il fait une matinée fraîche, un peignoir de mousseline de laine blanche à guirlande de fleurs de couleur, doublé de taffetas blanc avec revers devant et aux manches, et bordés de rubans plissés, est de première nécessité; — alors le jupon de dessous est garni de petits volants, ou bien il est brodé devant de ces nouveaux dessins tout à jour appelés point de Venise; — un fichu à très-petit col et à jabot, des pantoufles brodées : voilà encore un des costumes du matin.

Pour le soir, il faudrait écrire un gros volume des différentes fantaisies dont se composent ses parures, et, comme la saison en est passée, nous attendrons, pour en parler de nouveau, les bals des Eaux; à présent, nous n'avons plus que les représentations théâtrales.

Mardi, pour l'inauguration de la statue de Rossini, l'Académie royale a donné une représentation extraordinaire qui avait attiré à l'Opéra tout ce qui reste d'élégance à Paris.

Les toilettes étaient généralement simples, —

de cette simplicité pourtant qui se compose de satin et de dentelle; le blanc dominait, ainsi que les grands et nombreux volants de dentelle.

Le *Stabat Mater* n'a pas produit tout son effet accoutumé : l'orchestre est un peu coupable de cette froide réception; mais, s'il a failli en cette circonstance, il s'est noblement relevé dans l'ouverture de *Guillaume Tell*.

Tamburini, Gardoni, mesdemoiselles Dobré et Moisson ont admirablement chanté plusieurs quatuors.

Un air de *Maometto secondo* et la cavatine de *Figaro* dans *il Barbiere* ont valu à Tamburini un véritable triomphe.

Madame Cinti-Damoreau a été rappelée deux fois après le rondo de *la Cenerentola*, qu'elle a gracieusement recommencé à la demande universelle.

Puis est venu le deuxième acte de *Guillaume Tell*, joué et chanté dans la perfection par Dupré, Baroilhet, Brémond et mademoiselle Nau; et enfin le divertissement du troisième acte, qui nous a fourni l'occasion de revoir et d'applaudir la charmante mademoiselle Plunkett.

Cette représentation est une des plus belles que nous ayons vues depuis long-temps : les artistes, encouragés par un public à la fois connaisseur et bienveillant, se sont élevés au plus haut point de leur talent.

Nous devrions sans doute vous dire quelques mots de la statue dont l'inauguration était le motif de cette fête; mais, franchement, nous l'avons seulement aperçue. Elle est placée dans le vestibule : Rossini est assis. — J'ai vraiment peur qu'il soit en robe de chambre, et il fait un peu trop l'effet de surveiller le contrôle des billets.

LOMÉNIE DE V.

Détails du Dessin.

Robe de chambre en mousseline de laine cachemire, doublée de taffetas blanc, avec revers ondes, bordés d'un plissé de ruban. Manches presque justes du haut et très-larges du bas, avec sous-manches pareilles. Jupon brodé en tablier. Fichu à petit col et à jabot.

Chapeau demi-ouvert en large paille cousue, ornée d'une guirlande de fleurs. Robe de soie garnie sur les côtés par des biais bordés d'effilés et attachés de chaque côté par un bouton en passementerie; corsage garni d'un revers double qui se termine sous le bras après avoir tourné sur la manche comme un jockey; manches justes, froncées au coude, ouvertes du bas et à revers.

MAGASINS EN RETOM.

Darche, bijoutier de S. A. M. le prince de Joinville, passage des Panoramas, 55.

Vagueur-Dupré. — Eventails, écrans de lumière et de feu, rue de la Paix, 49.

Tahan. — Petits meubles de goût; nécessaires de toilette, de voyage; caves à liqueur, coffrets de mariage; au coin du boulevard et de la rue de la Paix.

Mesdemoiselles Josselin. — Corsets, rue de la Paix, 44.

Guerlain. — Parfumerie, poudre de riz, oléine, savons parfumés, rue de la Paix, 44.

Au Dahlia, rue de la Chaussée-d'Antin, 24. — Chaussures pour dames et enfants.

Cior fils. — Costumes de petits garçons, rue Richelieu, 47.

Violard. — Dentelles noires, angleterre, alençon, application de Bruxelles; cols de dentelles, manchettes, écharpes, châles, voilettes noires ou blanches.

Madame Barthélemy. — Mantelets-visites, coiffures, garnitures de robes de bal, articles de goût, rue du Faubourg-Poissonnière, 3 bis.

LA MULE COULEUR DE ROSE.

I.

C'était au mois d'août 17..; la foule des voitures et des piétons se pressait autour de la Comédie-Française. Les cris des cochers, les juréments des savoyards, le bruit que faisaient les laquais sous le péristyle, et surtout l'empressement de ceux qui entraient au théâtre, indiquaient une représentation extraordinaire. Des porteurs de torches se croisaient en tout sens dans la rue; les chaises qu'ils escortaient s'approchaient des marches, et il en sortait des femmes parées, des abbés musqués, des mousquetaires et des marquis; la cour et la ville semblaient s'être donné rendez-vous pour applaudir ce soir-là Lekain dans le rôle d'Orosmane, qu'il reprenait après une assez longue absence. Tout à coup deux piqueurs à cheval, à la livrée ventre de biche et rouge, se firent une place au milieu de cet embarras; ils précédaient la voiture de M. le prince de Conti, grand-prieur de France.

Tout le monde se rangea en entendant nommer le prince. Son altesse sérénissime descendit de carrosse, suivi d'un de ses gentilshommes, accompagné de deux dames, en grand habit, ce qui parut fort étrange à la foule ébahie. La plus âgée de ces deux femmes donnait la main à monseigneur; le gentilhomme les précédait: l'autre femme, d'une ravissante beauté, marchait seule derrière eux, les yeux baissés vers la terre; elle roulait entre ses doigts les feuilles d'un magnifique éventail de chine en écaille revêtue d'or et dont les peintures avaient un prix inestimable. En montant les degrés du péristyle, elle fit un faux pas, et, voulant se retenir, son éventail tomba. Elle était alors entourée de curieux rassemblés pour examiner les équipages et les toilettes; à sa droite

se trouvait un jeune homme dont les yeux ne l'avaient pas quittée.

Ce jeune homme, vêtu de noir des pieds à la tête, portait avec une sorte de fierté ce pauvre costume terni, mais d'une propreté remarquable; la poudre de ses cheveux était à moitié tombée, ses habits montraient la corde, sa chemise était en grosse toile sans manchettes et sans jabot: ce ne pouvait être qu'un poète ou un apprenti avocat; sa figure offrait une expression remarquable de distinction et d'intelligence. Lorsque l'éventail de la belle dame tomba à ses pieds, il se baissa pour le ramasser, et le lui remit avec un salut qui n'était pas sans grâce; préoccupée, elle le reçut sans daigner adresser un remerciement, pas même un regard à celui qui lui rendait ce bijou.

Le jeune homme rougit et resta tout interdit de cette humiliation; il suivit de l'œil la fière beauté tant qu'il put l'apercevoir, puis, après avoir réfléchi un instant et cherché dans le gousset de sa veste, il se dirigea vers le bureau, prit un billet de parterre en murmurant.

« Je ne dînerai pas demain; qu'importe! »

Et il entra à son tour dans le théâtre, la tête haute, enchanté de revoir l'inconnue et d'entendre Lekain dans son plus beau rôle. Ce ne fut pas chose facile que d'obtenir une place: il lui fallut essuyer mille propos, mille refus avant de pouvoir se caser; à force de prières, il obtint un petit coin où il lui était impossible de remuer, mais d'où il découvrait parfaitement et la scène, et la loge de monseigneur le prince de Conti.

Dans cette loge se trouvaient, outre les personnes dont j'ai parlé, madame la duchesse de Luxembourg et deux ou trois hommes de lettres auxquels le prince avait accordé cette faveur. La maréchale tenait le devant avec l'autre dame âgée; le grand-prieur restait un peu en arrière à côté de la troisième de ces dames. Les yeux du pauvre jeune homme ne quittaient pas cette noble compagnie; il contemple d'abord et tout à son aise la divinité qu'il avait suivie comme un insensé, sans savoir son nom, et bien convaincu qu'il n'avait pas même été remarqué d'elle. Le visage de cette femme offrait le type de beauté particulier au dix-huitième siècle et que les portraits de Boucher nous représentent fidèlement. Son front parfaitement lisse, ses cheveux plantés de manière à former les pointes de rigueur; ses longs yeux noirs, aux regards tantôt languissants, tantôt coquets; sa petite bouche en cœur, vermeille comme une cerise; sa peau de satin, ses joues de roses, la perfection de sa taille et de ses mains indiquaient une personne de haut rang. Elle avait sur la tête une profusion de plumes et de pierreries; son habit de satin, lampassé d'or, était relevé par une garniture de point d'Espagne; elle portait au bras gauche un bracelet d'un éclat sans pareil, fermé par un portrait enrichi de diamants. Enfin c'était

une beauté triomphante, une de ces beautés qu'on rêve, mais qu'on ne rencontre guère; il y avait en elle je ne sais quel parfum suave de jeunesse et de charme, de noblesse et de grâce, quelque chose de si fier et de si avenant tout à la fois qu'il était impossible de ne pas en être frappé.

Les deux voisins du jeune homme paraissaient fort au courant des hauts personnages remplissant les loges; ils connaissaient tout le monde: l'un était garçon de Léonard, le coiffeur à la mode; l'autre un clerc de procureur au Châtelet, qui passait son temps au Cours-la-Reine ou aux Tuileries, et qui, pour se donner un air d'homme comme il faut, apprenait par cœur les généalogies des grandes maisons. Le jeune homme se hasarda à leur demander les noms des personnes qui occupaient la loge de M. le prince de Conti.

« Oh! je les connais beaucoup! s'écria l'élève de Léonard: il y a d'abord madame la maréchale duchesse de Luxembourg, que mon père coiffait du temps où elle était madame la duchesse de Boufflers; elle passait pour la plus jolie femme de la cour, elle ne l'ignorait pas, et personne ne l'ignorait plus qu'elle. La dame qui est à côté est madame la duchesse de Gèvres, fort respectable et digne personne un peu entachée de jansénisme, et accusée même d'avoir cru au diacre Pâris; et derrière vous voyez sa nièce, la marquise de Montcontour, à laquelle M. Léonard a posé ce matin dans ses beaux cheveux ce bouquet de plumes et ces diamants; je lui tenais les épingles: j'ai entendu madame la marquise dire à M. le marquis qu'elle dînait au Temple en cérémonie, et que madame la dauphine viendrait ce soir à la Comédie-Française; voilà pourquoi ces dames sont en grand habit.

— Elle a donc un mari?

— Certainement: son mari est attaché à la maison de M. le dauphin; il n'a pas l'air bon ni tendre le moins du monde. C'est bien dommage qu'une si belle femme soit aussi mal partagée! »

Le jeune homme n'en demanda pas davantage. Madame la dauphine, qui fut depuis la malheureuse Marie-Antoinette, venait d'entrer dans sa loge aux applaudissements de tous les spectateurs; aussi on leva la toile et le spectacle commença.

Lekain était admirable dans le rôle d'Orosmane; sa laideur commune disparaissait quand sa physionomie s'animait par la passion de l'amant de Zaïre. C'était la première fois que le pauvre poète entendait le grand acteur, et telle fut la puissance de son talent, qu'il fit oublier à l' amoureux d'une heure jusqu'à l'objet de son amour. Il s'identifiait avec les idées et les vers de Voltaire; il lui sembla qu'il était aussi aimé et trahi. Au cinquième acte, lorsque Orosmane se promène dans l'obscurité, attendant sa maîtresse et ne pouvant pas croire qu'elle vienne à ce rendez-vous, qu'elle a cependant donné, il se sentit frissonner des pieds

à la tête; il aurait voulu avoir un poignard pour percer l'infidèle de mille coups; il souffrait réellement autant qu'Orosmane souffrait dans la tragédie, et, à la fin, quand il s'est vengé, quand Zaïre est morte, quand le soudan est détrompé et qu'il se tue, il se sentit soulagé et pleura. Ses yeux se reportèrent alors vers la marquise de Montcontour; il chercha à retrouver en elle une marque de sympathie: elle riait aux éclats derrière son éventail et n'avait pas même écouté le dénouement.

Après la tragédie, madame la dauphine se retira, saluée de nouveau par les applaudissements de la foule; le prince de Conti et les dames qui l'accompagnaient sortirent également. Adrien Leloir (c'était le nom du jeune homme) se hâta de quitter sa place; il vit la marquise monter en carrosse, mais non pas dans celui du prince. L'aboyeur appela les gens de madame la duchesse de Gèvres; la marquise suivit sa tante. Lorsqu'elle eut disparu, Adrien se demanda si cette soirée n'était point un songe, croyant presque à une apparition surnaturelle; il reprit le chemin de sa mansarde, chancelant comme un homme ivre et ne sachant pas bien au juste s'il avait encore sa raison.

« Mon Dieu! se disait-il, qu'elle est jolie, cette grande dame, et qu'elle est hautaine et dédaigneuse! Pourquoi ne suis-je pas un seigneur aux belles manières, à l'habit brodé! Oh! je serais aimé d'elle, je la forcerais bien à m'aimer! Mais moi, un malheureux poète, inconnu, méprisé, moi, qui ne suis ni beau ni noble, elle ne me regardera jamais! Pourquoi l'ai-je rencontrée! Je ne vais plus songer qu'à elle, et je ne ferai rien, et je n'enverrai pas d'argent à ma mère, ma pauvre mère qui m'aimait tant, elle! »

En se parlant de la sorte, il marchait vers la rue de la Harpe, où il habitait au cinquième une petite chambre très-propre, mais où se trouvait à peine le nécessaire. Il jeta son chapeau sur une chaise, ferma sa porte, et essaya de travailler pour se distraire; il ne voyait qu'une seule chose: cette admirable beauté, ce grand habit, ces plumes, ce luxe, et particulièrement une petite mule couleur de rose renfermant le plus joli petit pied du monde; puis il regardait autour de lui sa misère et son dénûment: il crut les deviner pour la première fois. Sentant qu'il ne réussissait pas à fixer ses pensées sur la tâche qu'il avait entreprise, il se coucha; ce fut pour rêver encore de ce qui l'occupait éveillé, et, le lendemain, quand le jour parut, il fut obligé de convenir qu'il était décidément amoureux de la marquise de Montcontour, ce qui le conduisait tout droit sur le chemin des petites-maisons. Une fois qu'il fut bien certain de ses nouvelles dispositions, il ne s'amusa plus à les combattre et s'y livra de tout son cœur; en conséquence, aussitôt qu'il y eut moyen de sortir, il



alla s'informer du lieu qu'habitait la marquise : rien ne fut plus facile que de le découvrir ; madame de Montcontour était assez connue pour que son hôtel le fût également ; elle demeurait rue de l'Université. Adrien loua fort cher un cabinet sans cheminée en face de cet hôtel ; il dominait le jardin de la marquise , sa cour , et il pouvait espérer de la voir au moins en passant. C'était beaucoup pour un homme aussi épris ; il y avait là toute une existence : il s'établit à son observatoire , bien résolu à n'en pas sortir.

Sur les onze heures , il vit une femme en déshabillé blanc qui se promenait dans le jardin ; malgré l'éloignement , il reconnut la marquise : un petit chien épagneul blanc et noir courait devant elle ; elle l'excitait du geste et de la voix ; le chien retourna vers la maison , et en sortit quelques instants après portant quelque chose dans sa gueule d'un air de triomphe ; une femme de chambre le suivait : elle parla à sa maîtresse , qui se mit à rire aux éclats , rappela le chien , et lui arracha ce qu'il avait sans doute volé pour en faire un joujou ; Adrien reconnut la mule rose dont il avait rêvé toute la nuit.

Dans la journée , il faillit mourir de jalousie , tant il vit entrer de petits-maîtres et d'adorateurs chez madame de Montcontour. A la nuit , son estomac lui rappela qu'il n'avait pas mangé encore ; mais il se rappela en même temps qu'il ne lui restait pas un sou pour avoir du pain parce qu'il avait dépensé la veille son dernier écu à la Comédie , et que son propriétaire de la rue de la Harpe avait retenu en paiement presque toute sa garde-robe et son mobilier. Il lui restait cependant un bijou qu'il avait conservé jusque-là avec une sorte de religion. C'était la montre de sa grand-mère , autour de laquelle se trouvaient quelques rubis et trois ou quatre diamants , le tout valant bien ensemble cent écus. Après un léger combat entre son amour et ses souvenirs , il prit la montre et la porta chez un joaillier , qui se trouva par hasard un honnête homme , et lui compta deux cent quatre-vingt livres. Adrien se crut plus riche qu'un fermier-général ; avant toutes choses , il courut chez un fripier , acheta un habit complet , qui , sans être brillant , devait relever sa bonne mine , et garda soigneusement le reste de son trésor pour l'exécution d'un projet qu'il méditait depuis le matin.

Telle fut à peu près la vie qu'il mena pendant deux mois ; enfin son argent s'épuisa tout à fait : absolument sans ressources , il lui fallut travailler ; mais ce travail n'avait pas même pour but de soutenir son existence. Il s'y résignait dans l'intérêt seul de son amour ; ainsi , après une nuit passée à quelque compilation bien aride et bien fastidieuse , quand il reportait le matin son ouvrage au libraire et que le libraire lui donnait en échange vingt ou trente livres , il achetait un petit

pain , remontait chez lui le manger près de sa fenêtre , d'où il regardait avec envie le petit chien de la marquise jouant sur le gazon à ses pieds. Il réservait le reste pour aller le soir à l'Opéra , parce qu'il en était venu à connaître si parfaitement les habitudes de sa voisine qu'il savait ses jours de loge. Ou bien il faisait faire de gros bouquets des fleurs les plus odorantes , et , se tenant devant la porte , il les jetait dans le carrosse de madame de Montcontour au moment où il passait devant lui. Il avait remarqué qu'elle s'arrêtait souvent dans son jardin pour respirer le parfum des roses , et il était malheureux toute la journée quand les glaces du vis-à-vis étaient levées et qu'il lui fallait remporter son présent. Alors il rentrait dans sa pauvre chambre , il la fermait à clef , il allait chercher sur sa cheminée deux petits vases de cristal , y mettait soigneusement le bouquet qu'il n'avait pu offrir , puis il le posait sur sa table de bois blanc , devant une petite boîte en galuchat , renfermant apparemment un objet bien précieux pour lui , car il se permettait à peine de l'ouvrir et ne touchait jamais qu'avec ses lèvres le mystérieux trésor qu'il y avait enfoui. — Le pauvre jeune homme faisait ainsi de la passion poétique à lui tout seul : sans espoir , sans avenir , il vivait de la vie d'une autre , et cette autre ne daignait pas s'informer même de son nom. Quelquefois , la nuit , il attendait le retour de la marquise. A la lueur des torches de ses laquais , il la voyait descendre de sa chaise ou de son carrosse. Il avait étudié l'intérieur de sa maison et connaissait les fenêtres de sa chambre à coucher , ainsi que celles de l'appartement de son mari ; il était à son poste tant qu'il voyait de la lumière dans l'un de ces deux endroits ; puis il descendait comme un fou , allait s'asseoir sur la borne , près de sa porte cochère , et restait quelquefois jusqu'au jour à pleurer sur le seuil de cette porte , qu'il lui était défendu de franchir. Bientôt les tristes joies qu'il s'était faites lui furent arrachées ; madame de Montcontour changea tout à fait son genre de vie : elle cessa d'aller à l'Opéra et à la Comédie-Française , elle ne sortit plus le matin que pour se rendre à l'église ; elle renonça même à faire sa cour à Versailles.

De loin en loin il l'apercevait dans le jardin presque toujours seule ; elle ne paraissait point malade néanmoins , seulement son visage était plus pâle et avait changé d'expression. Au lieu de son sourire enjoué , de ses regards joyeux , sa physionomie exprimait une sorte de langueur qui n'était point une souffrance. Adrien , sans s'en rendre compte , se sentit inquiet et malheureux de cette métamorphose. Depuis déjà trois semaines il souffrait ainsi , lorsque après mille combats , mille irrésolutions , il prit un parti extrême auquel il n'aurait jamais songé sans ces nouvelles douleurs.

II.

Le soleil donnait en pleins rayons dans l'appartement de madame de Montcontour, situé au rez-de-chaussée de son hôtel, du côté du jardin. Il était dix heures; elle venait de sonner ses femmes, et l'on ouvrit avec précaution les triples rideaux de ses fenêtres: l'air tiède et embaumé d'une matinée de printemps pénétra jusqu'au lit, où dormait encore à moitié la nonchalante marquise. Ce lit était une des merveilles du luxe capricieux de l'époque: le baldaquin, orné de plumes, était recouvert d'un lampas de la Chine bleu de ciel broché d'argent, avec les rideaux, la courte-pointe et le dossier pareils; sous cette espèce de dais, si riche et si chargé de broderies, se drapait une blanche mousseline habilement calculée pour amortir sur le visage le reflet trop brillant du lampas; un couvre-pied de mousseline semblable, doublé de satin bleu et garni de malines, était négligemment jeté sur le pied du lit; des draps de toile de Hollande, des oreillers entourés de dentelles; le manteau de lit de la marquise et son bonnet de nuit, également ornés de points, de fontanges et de pompons de couleur rose, formaient autour d'elle une manière d'entourage avec lequel il était impossible de ne pas sembler jolie, pour le peu qu'on eût vingt ans et un visage présentable. Le reste de l'ameublement répondait à la magnificence de ces détails. La tenture et les draperies des croisées en lampas, comme celles du lit, étaient aussi, à cause de la saison, revêtues de mousseline de l'Inde. Sur la cheminée, on remarquait une pendule en porcelaine de Saxe et en rocailles; le sujet était une sultane portée sur le dos d'un éléphant. Au-dessus de la grande glace brillait un écusson aux armes de Montcontour écartelées de Gèvres; de chaque côté de la pendule, des candélabres à bras, également en rocailles, supportaient des bougies parfumées. Entre les deux fenêtres, sur une console en bois doré adossée à une glace qui tenait toute la hauteur de l'appartement, on avait posé deux vases céladon d'un prix inestimable; la commode, en bois de rose et marqueteries incrustés de médaillons de porcelaine de Sèvres et garnis de bronze doré, était placée au-dessous d'un immense portrait représentant la feu marquise de Montcontour, dame du palais de la reine Marie Leczinska; un tapis de la Savonnerie couvrait le parquet; les sièges, en bois doré et contourné comme des ceps de vigne, étaient de la même étoffe que le reste de l'ameublement: c'était à la reine de ce temple que le pauvre Adrien Leloir avait consacré sa vie!

Quand la femme de chambre eut ouvert les fenêtres, elle remit plusieurs lettres à la marquise, qui les décacheta sans empressement après en avoir regardé les adresses.

« Il n'y en a pas d'autres, Lisette ? »

— Non, madame, c'est tout ce que le suisse m'a remis. »

La marquise fit une petite moue encore plus prononcée, et ouvrit en bâillant des billets si indifférents pour elle; elle en avait déjà parcouru plusieurs, lorsqu'une écriture inconnue frappa ses regards.

« Bon Dieu! s'écria-t-elle, qu'est-ce que cela ? »

Quand elle eut pris lecture des premières lignes, sa physionomie se rembrunit; elle continua cependant, et, arrivée à la fin de l'épître, elle s'écria :

« Cet homme est certainement ou le plus grand fou, ou le plus grand insolent que je connaisse ! »

(*La suite à un prochain numéro.*)

Comtesse DASH.

Causeries.

* On rangera à l'avenir M. Scribe au nombre des victimes du roman-feuilleton.

M. Scribe a composé pour *le Siècle* un feuilleton-roman, intitulé *Piquillo-Alliaga*; voilà M. Scribe malade.

Apprenez ce qu'on raconte à ce sujet. Cela tient un peu de tous les genres, du drame, du vaudeville, de la comédie et de l'opéra-comique.

Tout dernièrement, en mettant le mot *fin* au bas de sa copie, l'écrivain se sentit tout à coup quelque chose comme la fièvre.

Il se leva en sursaut de son fauteuil et se mit à chanter à lui tout seul le fameux chœur de *la Dame blanche*: *Quel est donc ce mystère (bis) ?*

Aussitôt tous ses gens furent sur pied. Un chœur de *la Dame blanche* produit toujours un effet ténébreux.

Quelques heures après, on entendit un roulement de voiture dans la cour, absolument comme dans *le Quaker* et *la Danseuse*.

Un médecin, vêtu de noir, ainsi que M. Alfred de Vigny les demande, frappait à la porte du château de Montalais.

Après avoir sonné trois petits coups, il s'avancait jusqu'au perron. Un ancien quart de vaudeville, remplissant les grandes utilités à Montalais, se chargea de l'introduire.

A peine entré, le docteur courut au pouls le plus fécond du théâtre.

— Fâcheux pronostics, dit-il, mauvais signes! Les six colonnes au jour le jour vous ont mis sur les dents, monsieur.

On ne sait pas encore tout ce qu'il y a de léthifère dans l'abus de *la suite à demain*. Hélas! que nous en verrons mourir des feuilletonistes!

En entendant ces paroles magistrales, l'auteur de *Bertrand et Raton* baissait mélancoliquement la tête. En même temps, sa main laissait tomber à terre une grande plume de Hollande qui allait se briser sous ses pieds.

« Voilà donc, dit-il, comment j'aurai été récompensé d'avoir voulu ressusciter la manière de Florian! voilà à quoi auront abouti mes efforts pour faire refluer les Maures d'Espagnes galants, tendres, amoureux et joueurs de guitare!

» O soif trop ardente de la gloire! pourquoi les lettres capitales de M. Elie Berthet m'ont-elles empêché de dormir?

» Ne suis-je donc point assez répandu comme cela? Cent théâtres me jouent tous les soirs, et je puis dire, à l'instar de Charles-Quint, que le soleil ne se couche pas sur mon répertoire.

» Trois volumes découpés en petites colonnes de quarante-cinq lignes chaque ne valent pas même, comme résultat final, le moindre couplet de *Michel et Christine*.

Il dit, et le docteur noir rédigea, séance tenante, une ordonnance ainsi conçue :

« Aller sur-le-champ faire un petit tour à Naples, et s'abstenir à l'avenir de tout roman-feuilleton. »

Vingt-quatre heures après, M. Scribe partait en berline par la route du mont Cenis.

Afin de ne plus se laisser aller à faire des colonnes, il a pris l'engagement de rapporter de son excursion un vaudeville romain et une comédie étrusque.

* Si je vous disais qu'en novembre ou décembre prochains, le *kóz* et le *vigatom* plongeront toutes les jambes dans l'ivresse, que le *vigatom* et le *kóz* se danseront sur le théâtre et dans tous nos salons, que les hommes porteront des habits *kóz* et les dames des chapeaux *vigatom*, que nos auteurs fabriqueront force pièces sur le *vigatom* et sur le *kóz*, vous croiriez que je vous parle chinois, et vous me renverriez à M. Stanislas Julien...

Vous seriez parfaitement dans votre droit.

Pourtant, veuillez jeter les yeux sur les quatre lignes suivantes, qui se sont faufilees l'autre jour dans un de nos quatorze journaux de musique :

« Dans les salons de l'aristocratie de Vienne, la *polka* » et la *redowa* viennent d'être détrônées par le *kóz* et le *vigatom*, danses hongroises on ne peut plus gracieuses. » Il est plus que probable que ces danses nationales seront inaugurées l'hiver prochain à Paris. »

Ce fait-Paris mignon, auquel les sceptiques donneront peut-être le sobriquet de *réclame*, n'a l'air de rien, et s'est noyé entre l'annonce d'un piano droit et d'une romance de M. Etienne Arnaud. Eh bien, moi, j'ai le malheur d'y voir tout un pronostic !

J'ai vu les énormités de mon temps, et j'ai publié cette opinion.

J'ai vu cette pharamineuse *polka* arriver du fond de la Hongrie comme une bombe, entrer dans Paris par douze barrières, remplir le feuilleton, escalader le théâtre, envahir les salons, s'emparer des affiches, s'étaler chez les marchands de musique, communiquer le vertige aux douze arrondissements, faire tourner toutes les têtes et toutes les jambes, et vous ne voulez pas que je voie une prophétie dans la petite nouvelle autrichienne ci-dessus? Vous ne voulez pas que je voie poindre à l'horizon l'invasion du *kóz* et la fièvre du *vigatom*? En vérité, ce serait abdiquer ses souvenirs, ignorer son pays, méconnaître l'esprit de ses contemporains et les ravages du *polka-morbus* !...

Peut-être m'objecterez-vous que la *redowa* et la *mazourque* ont voulu obtenir la survivance de la *polka*, et qu'elles ont fait des pas de clerc.

A cela je vous répondrai que la *redowa* et la *mazourque* étaient des bruits que des professeurs de danse du quartier Coquenard faisaient courir. La *redowa* et la *mazourque* étaient des Hongroises de contrebande; leurs papiers n'étaient pas en règle, leur extrait de naissance était apocryphe.

Il n'en est pas de même du *kóz* et du *vigatom*. Ceux-ci sentent le Hongrois de quatre kilomètres. Ils ont toutes les conditions nécessaires pour réussir et pour faire du bruit, comme tout ce qui est né en Hongrie, tels que le général Franz Liszt et la *polka*.

Une seule question m'embarrasse, et c'est une question d'euphonie. Je ne suis pas tout à fait sûr que les mots *kóz* et *vigatom* soient d'une prononciation très-gracieuse et excessivement agréable à l'oreille.

Mais tant pis ! il faudra que l'oreille s'habitue à la

chose. Elle s'est bien habituée au turf, au steeple-chase, aux makintosh et autres barbaries anglo-saxonnes et extra-hippiques.

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

OPÉRA. — *David*, opéra en trois actes. — Toutes sortes de bruits ont couru sur le poème biblique qui vient de s'épanouir devant la rampe.

Ce poème, dont feu Alexandre Soumet avait doté M. Mermet, était déjà depuis plusieurs années convoité par l'Académie royale de Musique. On voulait du libretto, mais on n'acceptait pas le musicien. On alla jusqu'à proposer un arrangement à M. Mermet pour l'abandon du *Roi David*. Mais l'artiste refusa généreusement, et lorsqu'il fit part de cette nouvelle à son illustre collaborateur : « Vous avez résisté ! s'écria Soumet, ah ! vous êtes un noble cœur ! et vous réussirez, car vous le méritez. Ce poème est à vous, je vous l'ai consacré : il vous portera bonheur ! »

Quelques années se passèrent; de nouvelles tentatives furent infructueuses, et, lassé de tant d'ennuis, M. Mermet se présenta enfin pour retirer son poème. Après une discussion des plus vives, un petit comité fut convoqué à neuf heures du matin pour dérouler la partition. Les principaux morceaux sont redits par l'auteur aidé d'un jeune pianiste-accompagnateur. Cinq heures sonnent, et M. Mermet, épuisé de fatigue et d'émotion, demande grâce. L'administration obtint de garder vingt-quatre heures la partition, et l'on se sépara.

Le même soir, le hasard dirige les pas du jeune compositeur vers la rue Trévis. Le voilà sous un balcon, le cœur tremblant, la tête en feu, car au-dessus de lui, dans les salons de madame Stoltz, le piano retentit, et des voix sonores, expressives, lisent et redisent les principaux morceaux du *Roi David* !

C'est ainsi que le jeune compositeur, déjà recommandé par une partition représentée il y a quelques années à Versailles, se présenta cette fois sous le patronage d'une triple renommée littéraire.

Aussi son succès a-t-il été des plus honorables. Plusieurs morceaux ont produit beaucoup d'effet; les chœurs surtout sont traités avec un soin consciencieux et ont été vivement applaudis. L'ensemble de l'ouvrage est empreint de ce cachet de distinction et de simplicité dont le sujet formait une condition indispensable.

Madame Stoltz, chargée du rôle de David, a souvent trouvé occasion de déployer sa verve dramatique.

Mademoiselle Nau a supérieurement chanté. Mademoiselle Moisson, sous les traits d'une pythonisse, a fait preuve d'une grande vigneur.

La mise en scène, les costumes et les décors sont d'une richesse éblouissante.

Un divertissement, défrayé par mesdemoiselles Adèle Dumilâtre, Plunkett, etc., ajoute à l'attrait de cette œuvre, qui luttera puissamment contre les ardeurs de la saison.

VAUDEVILLE. — *Le Gant et l'Éventail*. — On devine tout de suite, en voyant ce double titre, qu'il s'agit de quelque intrigue d'amour. A quoi peuvent servir un gant et un éventail, si ce n'est à quelque grande aventure de sentiment ?

Au demeurant, rien de plus simple. Que deux amoureux se trouvent au milieu d'une cour, dans une petite principauté d'Allemagne, par exemple, comment parviendront-ils à s'entendre ? quel langage employer ? ils ne se voient jamais qu'en présence de la princesse régente, et ils ne s'y voient point à leur aise. L'altesse est jalouse, ombrageuse; il y a plus, son cœur est ému à l'aspect du

jeune homme dont elle a déjà fait son secrétaire intime, et dont elle ne serait pas éloignée de vouloir faire son époux. A quel stratagème devra-t-on donc recourir ?

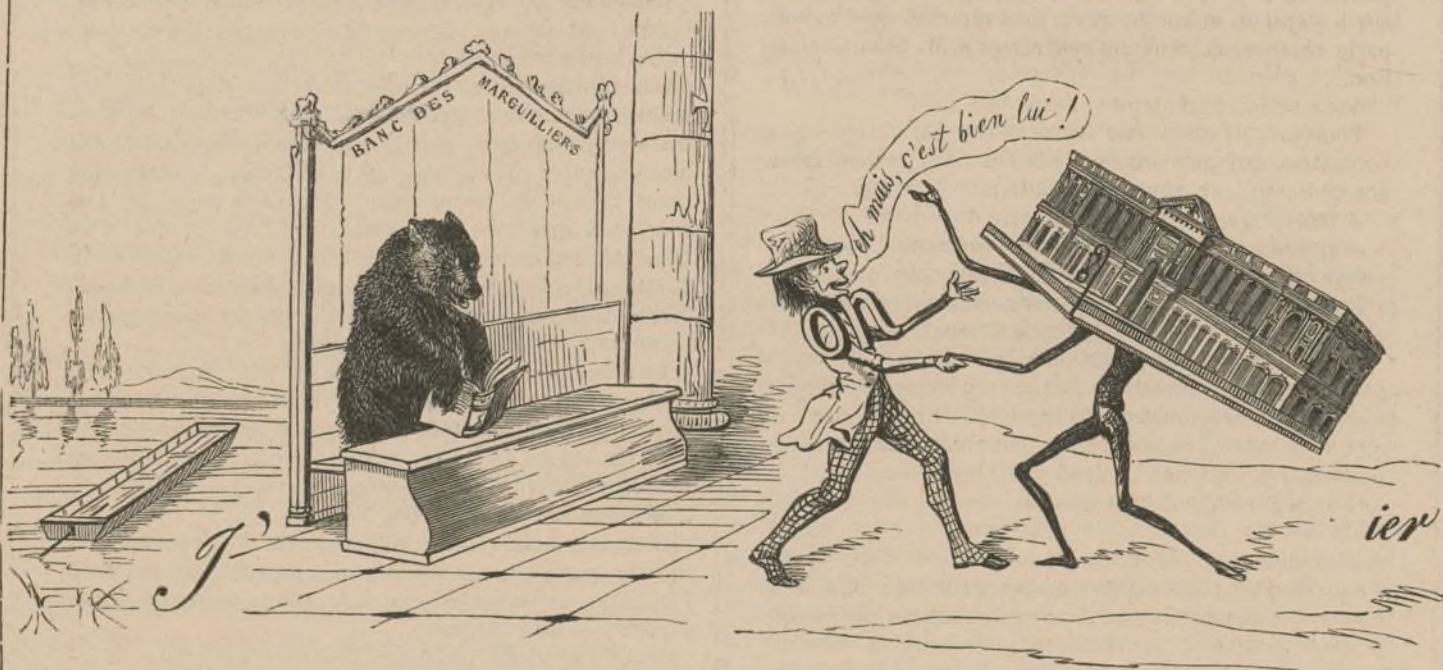
Ne craignez rien, l'amour ne s'embarrasse pas de si peu. On se parlera, même en présence de la princesse, à l'aide du gant et de l'éventail. Si ce qu'on dit s'adresse à l'amoureuse, le soupirant remuera son gant; dans le cas contraire, ce sera à elle-même à agiter son éventail. Voilà, comme vous voyez, un moyen de correspondance, une sorte de télégraphe d'amour bien imaginé.

MM. Bayard et Sauvage ont tiré bon parti de cette heureuse idée, à laquelle cependant il eût été possible de prêter plus d'intérêt en pressant un peu l'action et en raccourcissant certains détails. Dans leur pièce, le gant et l'éventail jouent plusieurs fois, et toujours avec succès; tantôt ils se donnent le signal d'un rendez-vous, tantôt ils s'entendent pour échapper à une situation dangereuse, et on aime toujours à les suivre des yeux.

Mais, en fait d'amour, il n'y a mystère si impénétrable qui ne finisse par être dévoilé. Il arrive un moment où le secret de ce télégraphe est connu de toute la cour, et bientôt de la princesse elle-même. Pour qu'il n'y ait point méprise, pour que le doute ne soit plus permis, elle devient, pour la dixième fois, témoin d'une dernière et amoureuse conversation. Imaginez alors le dépit, les transports jaloux et la colère qui s'emparent de tout son être ! Pâlis, trembler et arracher à la fin l'éventail des mains de sa rivale, tout cela n'est pour la princesse que l'affaire d'un instant. Par bonheur, l'altesse n'est pas moins bonne qu'impétueuse, et tout se termine par un généreux pardon.

Madame Albert faisait sa rentrée par le rôle de la princesse Amélie, qu'elle a rendu avec sa grâce et son talent habituel. Le public a témoigné du plaisir qu'il éprouvait de revoir cette charmante actrice en la redemandant après la chute du rideau.

RÉBUS ILLUSTRÉ.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS ILLUSTRÉ.

O roule I, deux la vagon, bois, treize A sonnent ÈZE.

(Au roulis de la vague on boit très à son aise.)

Modes. M^{lles} ROMAIN, rue de la Chaussée-d'Antin, 18.

Château-Rouge. L'éclat de la grande Fête égyptienne de jeudi, 4 juin, a dépassé même l'attente du public. Jeudi prochain *Grande Soirée musicale et dansante*; l'orchestre, de 60 musiciens choisis, exécutera les meilleurs quadrilles, polkas et walses de Musard, de Strauss, de Labitsky; un superbe feu d'artifice complétera cette belle fête, qui ne peut manquer d'attirer une société nombreuse et brillante.

Enveloppes postales D'AUTHENTICITÉ 2 FRANCS ET DE SÉCURITÉ, le cent, approuvées par M. le ministre des finances et recommandées au public par M. le directeur-général des postes. (Voir le prospectus qui se distribue à la papeterie MARION, cité Bergère, 44.) Le chef de cette maison ne se borne pas, comme on le voit, aux innovations de luxe, il cherche aussi s'il y a mieux à faire que ce qui a été fait dans les objets d'utilité. — Papier de poste, 8 fr. la rame.

Mantelets, Visites, nouveautés confectionnées, écharpes et robes brodées, maison Couchonnal et Comp., 38 bis, rue Neuve-Vivienne, au premier étage.

Épilatoire perfectionné. Cette Composition, recherchée de beaucoup de monde, jouit d'une immense réputation; elle fait disparaître à l'instant même le poil ou duvet du visage et des bras sans laisser de traces ni causer à la peau la moindre altération. — Chez madame J. Albert, rue Choiseul, 4.

Cravates mécaniques de JORDERY fils, s'adaptant d'elles-mêmes. On peut, par ce système, ôter et mettre sa cravate en moins d'une seconde et d'une seule main. Rue Thévenot, n° 12.

Confection de Robes. Madame OLMER, rue Montmartre, 181.

PARIS. IMPRIMÉ PAR PLON FRÈRES. 36, RUE DE VAUGIRARD.